

qui a visité ces monumens, on voit des vestiges de construction très distincts jusque sur la cime du Tescosingo : cette montagne est perforée par des excavations artificielles : un escalier conduit à l'une de ces excavations, près du sommet. On trouve, dit M. Beulloch, dans les environs, des terrasses avec des parapets, bâties en pierres et en ciment, où il reste encore des vestiges d'un stuc plus dur et plus beau que celui de Portici et d'Herculanum. Quelques unes de ces terrasses sont construites sur des précipices ; d'autres sont coupées dans le roc. Ce voyageur pense que ces restes étaient des antiquités avant la découverte de l'Amérique, et que les monumens auxquels ils ont appartenu avaient été érigés par un peuple dont l'histoire était perdue avant la fondation de Mexico.

(On a découvert dernièrement, dans le village de Fingabato, au Mexique, une route souterraine, très bien construite, dans laquelle on a trouvé des corps embaumés, des idoles, et diverses autres antiques. "Peut-être se trouvera-t-il finalement, dit à cette occasion un de nos journaux, que le nouveau monde était réellement l'ancien.")

PAULIN,

OU LES HEUREUX EFFETS DE LA VERTU.

Le temps s'écoulait pour moi dans l'anxiété et le désespoir, sans que je reçusse aucune nouvelle ; et il y avait déjà plus de dix mois que M. Wilths était parti. Le bon père Bertrand et son épouse commençaient à désespérer ; leur confiance en M. Wilths s'altérait visiblement tous les jours, et il m'était facile d'apercevoir qu'ils craignaient de m'affliger, en me dévoilant toute leur pensée. Ils avaient connaissance de mes chagrins amoureux ; je les aimais trop pour ne pas leur laisser lire ce qui se passait dans mon cœur ; je n'éprouvais de soulagement que lorsque je pouvais répandre dans leur sein les peines dévorantes dont j'étais la proie.

M. et Madame Bertrand avaient fait venir auprès d'eux une nièce âgée d'environ seize ans, d'une figure intéressante, d'un caractère doux, et dont tous les instans étaient consacrés à leur rendre ces soins touchants et attentifs qui font la consolation de la vieillesse. Joséphine Bertrand me prodiguait ces caresses naïves qu'une tendre sœur prodigue à un frère chéri ; j'éprouvais du plaisir à causer avec elle ; je l'aimais comme une sœur, mais je n'éprouvais pas ce sentiment violent que m'inspirait Henriette ; je sentais cependant l'avantage que Joséphine avait sur elle, mais mon cœur était donné.

Un soir, que j'avais eu une violente altercation avec Robert, que les choses en étaient venues à un tel point, que M. Durant avait eu